

LES IMPLICATIONS MORALES ET POLITIQUES DE L'ATHÉISME NIETZSCHÉEN

José Constant ZEKEMA
Enseignant chercheur en philosophie politique
UNIVERSITE DE BANGUI

Submitted: 2021-01-15

valued: 2021-03-15

validated: 2021-03-30

RESUME

L'inexistence de Dieu semble ne soulever chez Nietzsche aucune contestation à priori, comme si cela allait de soi. Cette négation de Dieu s'ouvre sur des perspectives chargées d'appréhension et d'interrogations. C'est à croire que le mot *Dieu* chez Nietzsche soulève plus de problèmes qu'il n'en ressort. L'athéisme nietzschéen ne souffre d'aucune réserve. S'il nous interpelle, c'est précisément parce qu'il va au-delà de la problématique de l'inexistence de Dieu.

Dès lors, l'approche scientifique est moins préoccupante à la vérité, que le contexte dans lequel s'inscrit l'athéisme nietzschéen. Au regard de l'effritement et du dépérissement des valeurs religieuses et morales, de l'ébranlement de tout le soubassement de la civilisation européenne : Dieu cristalliserait toutes ces valeurs qui ne résistent plus à l'épreuve du temps. C'est le sens et probablement l'unique sens à donner à la mort de Dieu, à la décomposition de ces valeurs.

La tâche la plus ardue ne se circonscrit donc pas essentiellement à la démonstration de l'athéisme. Au cœur du chaos, il s'agit de relever, d'évaluer cette décadence dont parlait Nietzsche et d'analyser deux événements de portée historique et philosophique évidente : la mort de Socrate et la mort de Jésus semblent attester du non-sens de la vie et cristalliser autour de ces deux figures emblématiques le défi du nihilisme : un tragique sans solution.

Quelles sont alors les implications que l'on peut retenir de cet athéisme ? L'objet de cet article est justement d'analyser les diverses implications, pour le monde d'aujourd'hui, de l'athéisme de Nietzsche.

Mots clés : athéisme, Nietzsche, implication, Dieu, existence, inexistence.

ABSTRACT :

Unavailable

Keywords : *atheism, Nietzsche, implication, God, non-existence.*

Si cet article vous intéresse, vous pouvez le [télécharger gratuitement ici](#).

INTRODUCTION

Sur le plan historique comme philosophique, Nietzsche n'est pas le premier partisan de l'athéisme ; Héraclite et bien d'autres penseurs l'y ont précédé d'au moins xxv siècles. Le XIXe et le XXe siècles ont vu s'épanouir la philosophie de soupçon : une école très critique à l'égard des valeurs religieuses et morales qu'elle combat résolument au nom de la liberté. L'approche héraclitienne est essentiellement scientifique et n'est pas réductible à la cristallisation des valeurs autour d'un Dieu.

Sous quelque aspect que l'on envisage, la conception héraclitienne ne s'embarrasse pas de Dieu ; l'inexistence de Dieu semble ne soulever chez Nietzsche aucune contestation à priori, comme si cela allait de soi. Loin de clore le débat, cette négation de Dieu s'ouvre désormais sur des perspectives chargées d'appréhension et d'interrogations. C'est à croire le mot *Dieu* chez Nietzsche soulève plus de problèmes qu'il n'en ressort.

Il ne s'agit pas, à proprement parler d'un Dieu prisonnier de l'espace et du temps, bien qu'il écrive « les dieux eux aussi se décomposent ». Un tel Dieu serait voué à la mortalité. Pas plus qu'il ne saurait être question d'un être éternel, omniscient, totalement impliqué dans l'histoire qui écoute, qui voit, qui juge comme le veulent la tradition et la doctrine judéo-chrétiennes. Nietzsche ne se laisse pas davantage séduire par la théologie rationaliste de Platon et d'Aristote pour qui Dieu relève du monde intelligible, conduit et détermine le monde sensible. L'athéisme nietzschéen ne souffre d'aucune réserve. S'il nous interpelle, c'est précisément parce qu'il va au-delà de la problématique de l'inexistence de Dieu.

Dès lors, l'approche scientifique, s'il en existe, est moins préoccupante à la vérité, que le contexte dans lequel s'inscrit l'athéisme nietzschéen. L'évacuation pure et simple de Dieu de la conscience et de l'esprit humains importe également peu. En définitive, au regard de l'effritement et du dépérissement des valeurs religieuses et morales, de l'ébranlement de tout le soubassement de la civilisation européenne : Dieu cristalliserait toutes ces valeurs qui ne résistent plus à l'épreuve du temps. C'est le sens et probablement l'unique sens à donner à la mort de Dieu, à la décomposition de ces valeurs.

La tâche la plus ardue ne se circonscrit donc pas essentiellement à la démonstration de l'athéisme. Héraclite, bien avant Nietzsche s'y est atteler avec talent. Au cœur du chaos, il s'agit de relever, d'évaluer cette décadence dont parlait Nietzsche et d'analyser deux événements de portée historique et philosophique évidente : la mort de Socrate et la mort de Jésus semblent

attester du non-sens de la vie et cristalliser autour de ces deux figures emblématiques le défi du nihilisme : un tragique sans solution. C'est en cela que Nietzsche excelle et diffère des autres. Pour lui la traditionnelle acception de la vérité en vigueur depuis Platon ne correspond à rien, tout comme la notion de l'être. Il va à travers la généalogie de la morale, se livrer à une enquête régressive visant à identifier les origines productrices des valeurs qui ne sont rien d'autre que les pulsions essentielles qui s'expriment à travers tel type de croyant, telle interprétation de la réalité.

C'est une remise en cause de la toute-puissance de la raison considérée jusqu'alors comme l'unique voie de la connaissance. C'est également une remise en cause du dualisme idéaliste. D'où apparaissent les propres limites de la raison qui ne peut rendre compte adéquatement de tout ce qui affecte l'homme et le monde.

Chez Nietzsche, l'humanité se répartit en deux catégories. D'un côté les forts, ceux qui sont faits pour régner, de l'autre les faibles, qui doivent obéir et servir. De part et d'autre, on fait table rase de Dieu, de la morale, de la religion, tout en se proclamant chrétien, musulman, juif, intégriste, démocrate libéral, défenseur des droits de l'homme. De part et d'autre on a compris que la liberté requiert une lutte à mort. De part et d'autre l'enjeu ne se réalise pleinement que par-delà le bien et le mal.

Quelles sont alors les implications que l'on peut retenir de cet athéisme ?

De la même manière que les philosophes prennent appui sur leurs devanciers et leurs contemporains pour élaborer leurs doctrines, Nietzsche s'inspire d'Héraclite, de Spinoza et de bien d'autres rationalistes, pour donner au nihiliste une interprétation rationnelle, rigoureuse, dans sa formulation et dans ses effets. On ne doute plus de l'origine des valeurs, ni de leur relativité, dans le domaine religieux comme dans le domaine moral. L'ascétisme ne conduit pas nécessairement à la sainteté au regard des névroses dont font état des études psychiatriques. L'homme se détourne des valeurs religieuses et morales traditionnelles à mesure qu'il prend conscience de l'impérieuse loi de la nécessité et de l'implication de la volonté de puissance qui régit totalement son existence. Ainsi, on est désormais confronté à la loi des contre-valeurs qui corroborent l'athéisme classique dans son ensemble, et Nietzsche figure comme le plus grand parmi les grands. Chez Nietzsche, tous les hommes ne se valent pas, il y a des forts, il y a des faibles : ceux qui sont nés pour régner et ceux qui sont appelés à servir, à obéir, à se dévouer.

Cet état de fait existe dans la nature sous forme de sélection naturelle en faveur des êtres plus forts et mieux venus, qui sont des as à la commande. En effet, où que l'on aille, c'est « la

suppression des cas heureux : l'inutilité et même ceux qui sont en dessous de la moyenne... les plus forts et les plus heureux sont faibles lorsqu'ils sont contre eux les instincts de troupeaux organisés, la pusillanimité des faibles et des grands nombres... dans les plus hautes valeurs placées maintenant au-dessus de l'humanité, ce ne sont pas les hasards heureux, le type de sélection, qui ont le dessus mais le type de décadence » (Nietzsche, 1943c : 110).

Par une démarche très didactique, Nietzsche essaie de faire comprendre que même la nature a accepté que prime le droit du plus fort. La sélection naturelle n'aurait pas de sens et l'impérieuse loi de la nécessité non plus. C'est donc un contre sens que de voir partout les faibles et les dégénérés à la commande des affaires au regard des valeurs idéalistes qui ont toujours prédominé et fondé la conscience morale du « troupeau » : il y a en cela rien de surprenant. C'est cet état de fait qui a conduit l'humanité à la décadence.

Nietzsche ne tarit ni d'exemples ni de commentaires. Dans le règne animal comme végétal, seuls importent quelques exemplaires supérieurs ; ne joue efficacement un rôle que ce qui est extraordinaire, puissant, compliqué, terrible. L'humanité selon lui, ne représente pas un développement vers quelque chose de plus fort, de plus haut, comme l'on est porté à croire :

« Dans sa valeur, l'Européen d'aujourd'hui reste bien loin au-dessus de l'Européen de la renaissance. Se développer ne signifie pas nécessairement s'élever, se rehausser, se fortifier. Par contre, il existe une continuelle réussite de cas isolés à travers l'univers et des civilisations. Ces cas permettent, en effet d'imaginer un type supérieur, quelque chose qui, par rapport à l'humanité toute entière constitue une espèce d'hommes surhumains ; de tels coups du hasard de la grande réussite furent toujours possibles et le seront peut-être toujours. Et même des races toutes entières, des tribus, des peuples peuvent, dans les circonstances particulières, représenter de pareils coups heureux. » (Nietzsche, 1943d : 225).

Nietzsche relativise la notion de minorité en ce qui concerne les forts. En effet, il n'est pas exclu que par un coup de hasard, tout un groupe, toute une tribu, voire tout un peuple, remplissent toutes les conditions pour passer pour les plus forts, pour les élus de la nation. Pareille assertion est lourde de conséquence, car c'est vite fait de galvaniser quelqu'un en lui mettant dans la tête qu'il appartient à cette race des élus appelée à gouverner le monde.

Comme Spinoza, Nietzsche part de la nature, singulièrement de l'implacable nécessité qui fonde en fait et en droit des prétentions des forts à disposer des faiblesses selon leurs exigences du moment. S'inspirant de Spinoza, Nietzsche relève un déséquilibre numérique en faveur des faibles toujours majoritaire. Nietzsche constate que la religion et la morale chrétienne ont dévoyé et perverti l'humanité. Mais les deux penseurs s'opposent sur les solutions doctrinales.

Spinoza conçoit le libéralisme comme doctrine visant libérer l'homme de toutes les pesantes qui l'empêchent de progresser. Nietzsche, quant à lui, envisage la suprématie des forts, de ceux qui expriment la réussite par opposition au type nihiliste engendré par la morale ascétique. Il s'agit de l'homme supérieur, celui dont la conception repose sur la compréhension de la vie comme volonté de puissance, comme pulsion de dépassement de soi et d'intensification du sentiment de sa propre puissance. Nietzsche prêche pour un renversement de la situation en faveur des forts, de ceux qui relèvent de la sélection naturelle.

1. Les implications morales

Le concept de contre-valeur se heurte à toutes sortes de difficultés au regard des relations entre Etats, comme entre individus mais ne garantit pas l'exécution du ou des principes qui sous-tendent les décisions et les engagements puisque rien n'est fondé en vérité. C'est dans cette perspective qu'il convient de situer le surhomme.

L'idée est la représentation de ce qui existe. Il en va ainsi du bien de tout ce qui tombe sous les sens. L'acte que l'on pose, comme tout ce qui existe, renvoie à l'idéal, à l'être qui le fonde en vérité ; L'*Être* est, le *Non Être* n'est pas. On ne peut pas se représenter ce qui n'est pas. L'idée de contre-valeur évoque nécessairement ce qui, dans la réalité n'en constitue que la copie et le *Non-Être*. Mais qu'est-ce qui, dans la réalité, permet de se représenter la contre-valeur, en dehors des valeurs morales et religieuses dévaluées à jamais ?

Nietzsche est suffisamment hermétique au dualisme et à l'idéalisme pour ne pas se permettre d'y recourir. Pour lui, la nature est un tout, il n'y a pas d'opposition entre l'âme et le corps, ou entre l'esprit et la matière ; tout ce qui tombe sous les sens existe sous forme de substance unique. La valeur de la philosophie ne réside pas dans la sphère de la connaissance mais dans la sphère de la vie ; le vouloir vivre utilise la philosophie pour réaliser une forme d'existence supérieure. Le fondement ontologique et métaphysique des contre-valeurs n'est donc pas à chercher ailleurs que dans la vie, c'est-à-dire dans l'homme. C'est donc l'homme qui incarne les contre-valeurs permettant d'opérer la transmutation de toutes les valeurs, afin de relayer l'humanité décadente par le surhomme ; c'est ce que Zarathoustra souligne en ces termes : « tous les dieux sont morts, ce que nous voulons à présent, c'est que le surhumain vive. » (Nietzsche, 1943a : 47).

L'idée de la morale évoque les mœurs, des pratiques qui permettent à un groupe, à une communauté de vivre en harmonie, dans le respect des uns et des autres, d'évoluer ensemble

vers un idéal commun. Cette définition permet-elle, en dépit de tout, de concéder à l'athéisme nietzschéen des implications morales ?

L'athéisme nietzschéen prend appui sur deux faits de valeurs scientifiques difficilement réfutables : l'univers comme donnée empirique et scientifique et le nihilisme ou « la mort de Dieu ». L'absence de rationalité qui caractérise l'univers exclut toute valeur et toute interprétation moralisante. D'autre part, l'ensemble des idéaux et des valeurs que la civilisation européenne a toujours revendiqués ne reposait en définitive sur rien. Car toute morale dans la perspective nietzschéenne implique des interdits. Et l'interdit restreint la liberté, impose des contraintes qui n'existent pas dans la nature ; il instaure un dualisme propice à l'éclosion de l'idéalisme métaphysique à partir de l'idée de bien et de mal (Nietzsche, 1943e : 45).

Toutefois le droit de la nature impose une harmonie qui repose exclusivement sur le strict respect des rapports et du statu quo. Les Etats se retrouvent et vivent par affinité, en clan, en tribu. Chaque communauté définit les pratiques permettant de maintenir sa cohésion et de vivre en harmonie. Les rapports procèdent d'une conception essentiellement mécanique. Les rapports entre les hommes n'échappent pas à la règle. Dans certaines communautés, ces sont les plus nantis, les plus forts qui définissent les règles du jeu en veillant au strict respect de la différence et de la préséance. C'est le cas de la ségrégation sociale aux Etats-Unis, de l'apartheid au Zimbabwe, comme naguère en Afrique du Sud.

Les contre-valeurs débouchent inéluctablement sur une interprétation mécanique de la morale assimilée bien plus à une coexistence pacifique qu'à une éthique. Il ne saurait en être autrement, dans la mesure où n'entre en vigueur que l'homme conçu comme volonté de puissance, comme pulsion de dépassement et d'intensification de sa propre puissance.

2. Effritement et dépérissement des valeurs religieuses et morales traditionnelles

Comprendre la vie comme volonté de puissance, c'est tourner résolument le dos à toutes les valeurs qui ont fait le lit de la décadence et entraîné l'humanité dans la spirale du nihilisme. C'est aussi attester du progrès de l'esprit scientifique qui a rendu possible la critique de l'idéalisme et l'avènement du surhumain.

2.1. Du progrès de l'esprit scientifique

Bien rares sont ceux qui pouvaient remettre en cause la toute-puissance de l'Eglise au Moyen-Âge. La foi servait de norme, et en fonction d'elle, l'Eglise sanctionnait les productions

intellectuelles et décidait du sort de leurs auteurs. Galilée fut condamné pour avoir rejeté le géocentrisme de la terre que soutenait l'Eglise. Spinoza était traqué dans toute l'Europe comme hérétique. Descartes fut obligé de déménager la foi pour ne pas subir le sort de Spinoza. Toutes les autres sciences étaient considérées comme servantes de la théologie qui décidait de leur validité à la lumière de ses principes et de la foi et en tirait toutes les conséquences sur le plan pratique. Il s'était créé un contexte socio-historique hostile à tout progrès scientifique mais propice à l'obscurantisme qui ne pouvait que prospérer grâce à l'Eglise.

Au fil des siècles, l'esprit critique finit par s'imposer. Deux philosophes du XVII^e siècle vont, à cet égard, jouer un rôle déterminant : Descartes et Spinoza. L'autorité de la théologie va être battue en brèche au profit de la raison perçue désormais comme unique voie d'accès à la connaissance et à la vérité. A cette différence que le rationalisme de Descartes dénie toute transcendance à la raison au profit de Dieu qui reste et demeure créateur de l'homme et de la nature. Spinoza, quant à lui, développe un cartésianisme absolu, radical, intégral. Il s'oppose totalement à la religion, insiste sur le caractère rationnel et non révélé de la connaissance. Pour Spinoza c'est la raison qui garantit la vérité et non la foi. La métaphysique est exigée en science tendant à connaître Dieu et pour les êtres qui tombent sous l'éclairage de la raison naturelle, Dieu est devenu une chose parmi tant d'autres. Ce n'est plus l'être transcendant.

Descartes et Spinoza créent par l'autorité qu'ils accordent à la raison, l'esprit scientifique, caractéristique de la science moderne.

Le siècle des Lumières va reprendre l'esprit scientifique dans le domaine de la connaissance, recentrer la place de l'homme dans l'univers, affranchir définitivement l'homme de la peur, de l'ignorance, en faire la mesure de toute chose ; c'est l'émergence de l'homme-dieu. L'acquisition des connaissances scientifiques et techniques amène l'homme à trouver les explications aux phénomènes naturels, à découvrir l'inanité des valeurs morales et religieuses traditionnelles : l'homme se rend compte que toutes les vérités qu'il revendiquait ne reposaient sur rien ; il découvre à sa grande stupéfaction que rien n'a de la valeur, que tout ce en quoi il a toujours cru procédait de la manipulation.

2.2.Perte des valeurs traditionnelles

Elle consiste à tirer les conséquences de la pratique des valeurs religieuses et morales traditionnelles, car confrontées au progrès scientifique et technologique. René Raymond,

dans *Le christianisme en accusation* (1966), stigmatise certaines des causes de l'effritement et du dépérissement des valeurs religieuses traditionnelles :

« Les progrès de l'astrophysique, de la paléontologie, de la biologie, de la génétique sont tels qu'ils interpellent la foi et rendent impossible la transmission de l'enseignement traditionnel sur l'origine de l'homme, la création, le péché, originel. » (René Raymond, 1966 : 80).

Les assises de la théorie chrétienne de la foi se trouvent remises en cause, ébranlées et fissurées de toutes parts. Le récit de la création perd au fil des découvertes scientifiques son autorité et son prestige. Il est ravalé au rang de mythe. C'est la suppression à terme des barrières ; c'est à terme d'aboutir à la perméabilité des couches sociales. Or, rien de tout cela n'est possible, là où tout se mesure à la pulsion de dépassement et à l'intensification de sa propre puissance.

Il est aussi acquis depuis Spinoza que dans la nature, il n'y a ni bien, ni mal. Ce n'est pas un mal que les gros poissons mangent les petits. Comment survivraient-ils autrement ? Ce n'est pas un mal que de détruire un arbre ou d'arracher une plante qui vous empêche de construire. Pour vivre ou survivre, il faut détruire, c'est l'implacable loi de nécessité. Les Etats forts écrasent, exploitent ou asservissent les faibles, il n'y a rien d'anormal. Aux faibles à tout faire pour devenir les plus forts s'ils ne veulent pas disparaître.

3. Les implications politiques

Nietzsche est extrémiste. L'idéologie qu'il prône vise la domination d'une catégorie sociale déterminée, celle qui relève de la sélection naturelle, l'homme sain et fort. Mais il s'est toujours bien gardé de prôner la domination d'une race. Chez lui, il n'y a pas d'élus dans la nature ; le surhomme est un produit naturel, différent des autres de la même espèce en ce qu'il est plus robuste et plein de vie. Cette espèce rare se trouve sous tous les cieux, y compris dans les tribus sauvages.

Nietzsche ne voue aucune considération à l'Européen moderne. C'est selon lui, un homme qui vit l'illusion du bien-être, qui se croit puissant, alors qu'il est bien en dessous de l'Européen de la renaissance. Le doute est créé, aussi bien chez les chrétiens qu'au sein des penseurs de l'Eglise. Le jésuite Teilhard de Chardin est mis à l'index pour avoir affirmé, suites à ses découvertes en paléontologie, que l'homonisation s'est faite progressivement et non d'emblée comme l'affirme le récit de la genèse.

C'est dans la pratique religieuse et morale que l'effritement et le dépérissement des valeurs est encore sensible. Enfin, il y a cent ans, la durée moyenne d'une union conjugale était de 15 ans,

rompue par la mort le plus souvent. Aujourd'hui, elle est proche de 50 ans au regard de l'irrésistible progrès scientifique par le grand bouleversement. La morale traditionnelle n'est pas épargnée. La famille nucléaire ne résiste plus à l'épreuve du temps. On divorce aussi facilement que l'on se marie. Le choix à faire devient décisif ; se laisser prendre dans la spirale du nihilisme ou opter pour une liberté totale ayant pour dynamique la volonté de puissance.

L'athéisme nietzschéen n'implique pas la morale au sens classique du terme. Tout au plus, il se dessine un statu quo, la reconnaissance d'une harmonie sur la base des prérogatives et des droits des uns et des autres, sans ouverture sur une vision d'ordre éthique. D'un côté, on prône l'égalité, la justice, la fraternité, le respect de la personne, la démocratie. De l'autre côté, on se comporte en monstre, soucieux d'espace vital, de prérogatives léonins, de reculer le plus loin possible la ligne de démarcation entre le riche et le pauvre, entre le fort et le faible, entre les Etats du Nord et les Etats du Sud. C'est incontestablement au niveau des Etats que s'exprime le mieux la volonté de puissance. La finalité de toute morale, c'est à terme, d'humaniser les rapports entre les ressortissants de la même communauté par la reconnaissance des mêmes droits et des mêmes devoirs.

Monstres et plantes des tropiques jouissant d'une suprême santé ou même un enfer qu'ils porteraient en eux : comme l'ont fait presque tous les moralistes jusqu'à présent. Il semble que tous les moralistes soient habités par une haine de la forêt vierge et des tropiques et qu'il faille discréditer à tout prix l'espace tropical en en faisant soit une maladie et une dégénérescence de l'homme, soit un enfer personnel et un martyr de soi-même. Pourquoi donc ? Au profit des « zones tempérées » ? Au profit des « hommes tempérés » ? Des hommes moraux ? Des médiocres ? » (Nietzsche, 1966 : 728-729).

Il ressort de ce passage que Nietzsche ne vise aucune race en particulier. Indien de l'Amérique comme le Noir de l'Afrique tropicale ne sont pas exclus de la race des seigneurs. La transcription politique de l'idéologie du surhomme fait ressortir une dialectique entre la race des seigneurs et le surhomme, ce qui aboutit à la dérive que va connaître le XX^e siècle avec Hitler, Mussolini, Hiro-Hito. Le mythe de la race des seigneurs procède des ambitions mégalomanes des hommes qui vont allier la volonté de puissance à leur rêve hégémonique.

Le propre du mythe est d'entretenir chez les peuples l'ardeur, la foi, l'espérance. C'est de focaliser l'attention sur un idéal, suffisamment fascinant pour justifier toutes les ambitions, tous les risques, toutes les audaces. Appartenir à la race des seigneurs, c'est s'identifier à ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, de plus puissant dans la hiérarchie sociale ; c'est s'affranchir de

tous les interdits, de toutes les codantes ; c'est se savoir libre au sens plus fort du mot ; c'est s'ériger en maître incontesté, en unique juge ; c'est s'approprier le monde et le posséder exclusivement pour soi.

L'histoire abonde en exemples de peuples qui ont, à un moment donné, imposé leur domination aux autres : l'empire babylonien, l'empire perse, l'empire romain, l'empire ottoman, l'empire espagnol, l'empire français, pour justifier les entreprises coloniales et impérialistes. Il suffisait de faire appel pour cela au mythe comme l'avaient fait Hitler, Mussolini, Hiro-Hito.

En définitive, le surhomme apparaît sous quelques aspects que l'on envisage, comme un être appelé à évoluer différemment des autres. Un homme doté d'une volonté forgée par la pratique de l'orgueil, de l'égoïsme, du mépris. Le nihilisme n'est pas son affaire, il n'a pas à s'abandonner au désespoir et au néant. Il doit se radicaliser dans la volonté de création de contre-valeurs. En tant que produit de la nature par voie de sélection naturelle, il appartient à la race des forts, des hommes robustes. Il n'a pas à se faire broyer comme par le passé, par la majorité que constituent les hommes moyens, minables, en d'autres termes, par le troupeau. Sa mission est de mettre en place les structures sociales et politiques de nature à pérenniser la race des forts au détriment des faibles. Dès lors, l'idéologie devant servir de support à l'Etat sera le racisme.

L'implication politique de l'athéisme nietzschéen débouche, comme il se voit, sur un racisme exacerbé et impitoyable que vont promouvoir dans la pratique Hitler, Mussolini, Hiro-Hito.

Dans la logique de vivre « par-delà le bien et le mal » (Nietzsche, 1943e), l'athéisme nietzschéen mène droit à une idéologie extrémiste. Le rejet de Dieu, de la morale, de la religion confirme la prééminence de la loi de la nécessité et la justifie. Le nihilisme n'offre aucune alternative comme le souligne Jean-Paul Ferrand, Professeur de philosophie à Caen :

« Le diagnostic que porte Nietzsche sur l'état de notre culture a de quoi désappointer : son étiole du nihilisme hésitante et floue, déçoit les espérances thérapeutiques suscitées par la finesse apparemment exceptionnelle de sa symptomatologie. Comment prétendre remédier au nihilisme ? En effet, lorsqu'on se montre incapable d'en déterminer exactement la cause, lorsque pour régler le problème de sa provenance, on évoque tour à tour et indéfiniment, le socialisme, le judaïsme, le christianisme, la mauvaise conscience et la mort de Dieu, cette versatilité semble démasquer Nietzsche : le prétendu « médecin de la civilisation » se révèle un médocastre qui, ne sachant dater l'événement du nihilisme, doit finalement renoncer à traiter un malaise qu'il a pourtant su dépister. » (JP. Ferrand, Conférence à Dijon, 1999).

Le nihilisme justifie l'athéisme et le fonde en vérité avec la même autorité que la relation de l'univers comme donnée empirique et scientifique. L'idéologie politique nietzschéenne ne pouvait prendre sa source que dans la nature en tant que négation de toute valeur : négation que l'on ne saurait dater parce qu'elle participe de l'éternité de la nature. L'adéquation entre l'idéologie du surhomme et l'implacable loi de la nécessité découle de la nature qui en est la matrice.

CONCLUSION

De la même manière que Karl Marx a fabriqué Lénine, Staline, Mao Tsé TOUNG, Castro, Nietzsche a fabriqué Hitler, Mussolini, Hiro-Hito, Franco, Pinochet, Bush. On note de part et d'autre une convergence de vue, en dépit des divergences idéologiques. C'est la même expression de puissance avec ce mépris souverain de droit et de liberté des autres. C'est la même détermination à fouler au pied la démocratie, les conventions internationales, les droits des peuples à poser d'eux-mêmes ; c'est la répression jusqu'à la soumission totale des petits Etats au nom de la démocratie, bien sûr, de la liberté, des droits de l'homme.

Les manuels d'histoire expliquent en général les guerres qui jalonnent l'histoire des hommes soit par l'explosion démographique ou de la quête des matières premières, soit par des frustrations politiques et les besoins des débouchés commerciaux, mais rarement par les causes profondes, inhérentes à l'homme. Personne ne parlera de ce que les grands poissons doivent manger les petits pour survivre, de cette implacable loi de la nécessité qui transforme en monstres les Etats les plus civilisés et les jette, la rage aux dents sur ceux qui expriment des velléités d'indépendances, la volonté de puissance est de règle quel que soit le milieu ; l'individu porte sa part d'ambition tout comme la collectivité.

Dans la stratégie que stigmatise Nietzsche, où il est exclusivement question de prépondérance, de croissance, du développement, où l'individu est personnellement impliqué indépendamment de toute considération, qui ne prendrait pas fait et cause dans ces conditions ?

Spinoza reste dans sa logique de la volonté de puissance, même quand il tente de libérer le peuple par le libéralisme démocratique, dans la mesure où il ne méconnaît pas l'inéluctable loi de la nécessité qui régit les rapports dans la nature. Nietzsche, lui aussi, reste fidèle à sa logique et privilégie en tous points de la loi de nécessité la volonté de puissance et l'idéologie politique qui en découle, s'adressant à une minorité d'élus par voie de sélection naturelle. On note

pourtant un paradoxe : le libéralisme démocratique semble avoir pris racine chez la minorité que représente l'Europe occidentale, tandis que le Tiers-Monde semble se familiariser avec la volonté de puissance qui n'est plus l'exclusif des forts.

L'herméneutique nietzschéenne ne se limite pas seulement au dépérissement de la morale et de la religion : elle fait aussi clairement comprendre que toutes les valeurs sont condamnées à disparaître de la conscience humaine. Et bien plus grave, le nihilisme n'est plus l'exclusivité de l'Europe, ni l'affaire exclusive de l'Occident chrétien ; la mondialisation de l'athéisme comme conséquence inéluctable du rejet des valeurs traditionnelles, confère au problème une dimension planétaire. La mort de Dieu telle que nous le rendent l'examen de l'univers comme donnée empirique et scientifique et le nihilisme, apparaît dans sa double version comme fait capital.

Face au défi du nihilisme, s'offrent des réactions aussi contradictoires les unes que les autres. Schopenhauer s'en tient à l'absurdité de la vie. Socrate se laisse aller au suicide comme la seule solution, tandis que le Christ propose le gibet pour un au-delà meilleur. Tout à l'opposé surgit un être sans Dieu, sans religion, sans morale et qui se veut supérieur à l'humanité en force, en hauteur d'âme. Nietzsche ne se contente pas d'affirmer une philosophie. Il s'emploie à convaincre, non pas des arguties philosophiques, mais en mettant le lecteur en contact avec une démarche scientifique. Chez Nietzsche, la philosophie est la science de bien vivre et non de spéculer dans le vide.

En tout état de cause, l'approche nietzschéenne exclut le doute, les vaines spéculations métaphysiques. Chez Nietzsche, rien ne tient en compte que la réalité, la nécessité, l'univers comme donnée empirique et scientifique, le nihilisme comme effondrement des idéaux et des valeurs bâtis sur le néant. L'athéisme nietzschéen est porté par une dynamique, par la volonté de puissance, par la volonté de vivre par-delà le bien et le mal.

Bibliographie

- Baroni (Christophe), 1961 : *Nietzsche, éducateur. De l'homme au surhomme*, Paris, Buchet-Chastel.
- Garudy (Roger), 1962 : *Dieu est mort*, Paris, PUF.
- *Historia*, (1998) : « Enquête sur les origines du christianisme », Nov. Déc, N°56,

- Nietzsche (F.), 1943a : *Ainsi parlait Zarathoustra*, Mercure de France, XXVI, Rive de Condé, XXVI, MCMXLIII
- Nietzsche (F.), 1943b : *La généalogie de la morale*, Mercure de France, XXVI, Rive de Condé, XXVI, MCMXLIII
- Nietzsche (F.), 1943c : *La volonté de Puissance*, Mercure de France, XXVI, Rive de Condé, XXVI, MCMXLIII,
- Nietzsche (F.), 1943d : *Le crépuscule des idoles*, Mercure de France, XXVI, Rive de Condé, XXVI, MCMXLIII
- Nietzsche (F.), 1943 e : *Par-delà le bien et le mal*, Mercure de France, XXVI, Rive de Condé, XXVI, MCMXLIII
- Nietzsche (F.), 1966 : *Œuvres*, Collection des Grands Livres du mois, Paris.
- Raymond (René), 1966 : *Le Christianisme en accusation*, Paris, Desclès de Brouwer.